

utiles. Ainsi on trouve que les manuscrits antiques sont tous écrits avec une encre indestructible, avec le noir de fumée et nul de leurs auteurs n'en fait mention bien qu'il soit établi qu'ils connaissent cette propriété du charbon puisqu'ils avaient la précaution de faire calciner les extrémités des pieux qu'ils employaient aux ponts, aux jetées et à des pilotis dont on retrouve de nos jours des restes bien conservés. La préparation des couleurs dont on se sert en peinture demande déjà des connaissances pratiques fort avancées; l'art des modernes en ce genre s'est presque autant occupé à retrouver les substances employées par les anciens qu'à en découvrir de nouvelles. Les fraîches et vives couleurs des peintures retrouvées sous les cendres et la lave de Pompéïa et d'Herculanum ou ensevelis depuis plus longtemps encore dans les tombeaux égyptiens, la conservation même des momies, les monuments grandioses dont on retrouve les ruines magnifiques, dans l'Orient où des matériaux énormes devant lesquels nos ingénieurs hésiteraient peut-être aujourd'hui, ont été employés, et dont l'extraction, le transport à des distances considérables, la préparation, indiquent une somme immense de connaissances exactes et précieuses d'autant plus surprenantes que peu de personnes comparativement pouvaient alors y prendre part. Tout cela nous démontre que les anciens possédaient d'innombrables procédés, résultat de longs siècles de patientes et judicieuses observations, mais dont les causes immédiates ou premières leur échappaient ou n'avaient pu être approfondies faute d'instruments convenables. Une grande partie des connaissances utiles de la chimie ont pu exister auparavant, mais éparpillées parmi les savants ou les philosophes qui ne les communiquaient mystérieusement qu'à leurs disciples; parmi les artisans, la plupart esclaves, qui en conservaient avec soin le secret; enfin parmi les prêtres de l'antiquité qui, pour prouver aux masses ignorantes la divinité de leur mission, l'étendue de leurs pouvoirs surnaturels avaient recours à des miracles fondés sur de grossières illusions dont ne s'effraieraient ou ne s'amuseraient pas aujourd'hui les enfants de nos campagnes les plus reculées.

Les premiers travaux un peu suivis sur la composition des corps et sur leurs propriétés sont dus aux ALCHEMISTES des trois ou quatre derniers siècles.

C'est ici le lieu de vous expliquer ce que c'étaient que les alchimistes, genre de savants qui a rendu, sans le vouloir probablement, de grands services à la science qu'ils pratiquaient par égoïsme, par amour des richesses plutôt que pour satisfaire la noble passion des connaissances et de faire faire un pas à l'esprit humain.

Il n'y a pas encore bien longtemps, les philosophes pensaient que les différents métaux connus alors n'étaient qu'autant de modifications plus ou moins impures de l'or. Ils les avaient classés d'après ces idées en métaux nobles et en métaux vils. L'or, métal noble par excellence, était le roi des autres substances métalliques. Le titre de cette monarchie métallurgique provenait de la propriété qu'il possédait seul alors avec l'argent, métal noble au second

degré, de ne se pas ternir à l'air, c'est-à-dire, comme nous l'apprend et nous le démontre la science aujourd'hui, de ne pas se laisser facilement pénétrer par une partie de l'air atmosphérique, de ne pas se "rouiller," comme on dit vulgairement, de ne pas s'oxyder, comme on le dit dans le langage scientifique. Les métaux nobles, ou parfaits, étaient : l'Or, l'Argent. Les métaux vils ou impurs, étaient : le mercure, le plomb, le fer, etc. Partant de ce principe que l'or était un métal pur, que le cuivre, le fer, l'étain étaient des métaux impurs susceptibles d'être ramenés à l'état noble, c'est-à-dire changés en or par une suite d'opérations, de refontes, de combinaisons, d'alliages et de séparations, les alchimistes se livrèrent à une foule de recherches minutieuses et conduites quelque fois avec beaucoup d'habileté et de patience pour trouver le grand œuvre, la "pierre philosophale"; c'est-à-dire la substance douée de la propriété d'épurer les métaux et de les transmuter en or. Les mêmes savants de ces siècles d'ignorance recherchaient en même temps que la pierre philosophale "l'Élixir de vie" qui devait guérir de tous maux et même rendre immortels les heureux possesseurs de ce secret que la divinité ne cédera sans doute jamais à ses créatures.

On se doute bien que ni "l'Élixir de vie" ni la "pierre philosophale" ne se rencontrèrent au fond des alembics ni des creusets de ces avides expérimentateurs, parmi lesquels on doit compter comme on peut bien s'en douter un grand nombre de fourbes, mais aussi quelques philosophes consciencieux et observateurs.

S'ils ne découvrirent ni le moyen de s'enrichir, ni celui de vivre à perpétuité, on leur doit par compensation une foule de découvertes utiles. C'est à leurs recherches que l'on peut attribuer presque toutes les préparations pharmaceutiques où entrent des métaux. C'est l'un d'eux qui a découvert le phosphore, substance élémentaire qui joue un si grand rôle dans le règne animal. C'est à leurs recherches qu'on a dû les meilleures méthodes d'extraire plusieurs métaux de leurs minerais; et la découverte même de quelques uns de ceux qui ont reçu aujourd'hui de nombreuses applications, celle du zinc par exemple, est due à Paracelse qui était le chef des alchimistes du seizième siècle. Cet homme, illustre du reste par ses travaux, se vantait tout haut de porter dans le fourreau de son épée le remède universel qui devait le soustraire à la mort. Il était comme on peut le croire l'objet de l'admiration de ses disciples qui travaillaient avec ardeur à chercher son secret. Ils sacrifiaient à l'envi leur temps, leurs veilles, leur santé et leur fortune à mille tentatives diverses qui ne réussissaient point, mais qu'ils recommençaient toujours avec une persévérance et des espérances nouvelles. Les uns inventaient des fourneaux où le feu était entretenu pendant des années entières; d'autres imaginaient des alembics de figures fantastiques, sous forme de griffons, de dragons, de phénix, de serpents etc. Tous se vantaient d'être sur le point d'atteindre leur but, la découverte du secret précieux de Paracelse qui ne le voulait communiquer à personne de crainte, disait-il que la terre ne pût bientôt plus suffire

à ses habitants et que lui même ne vint à mourir de faim par suite de sa propre découverte..... Ils en étaient là lorsqu'ils apprirent tout à coup... la mort soudaine de Paracelse qu'une courte maladie aidée peut-être de son remède, emporta à l'âge de quarante-huit ans!

Eh! bien cette déconfiture n'arrêta point les alchimistes et ils continuèrent leurs recherches quoi qu'avec moins de bruit et de vanterie, se contentant, après s'être ruinés eux-mêmes de faire des dupes parmi les princes et les riches ignorants auxquels ils vendaient bien cher le secret prétendu de faire de l'or. On trouve par exemple dans l'histoire de l'alchimie turc sur laquelle je ne me suis étendu autant que pour vous faire connaître les commencements de la belle et utile science qui en est décollée en quelque sorte, on trouve dis-je, le fait d'un prince qui paya de toute sa fortune un morceau d'une substance nouvelle au moyen de laquelle il pouvait transformer le plomb en or en prononçant quelques mots cabalistiques et en la faisant chauffer dans un creuset et la remuant avec une baguette. Cette substance précieuse n'était rien autre chose qu'un sel volatil comme le sel ammoniac et la baguette de fer creux renfermait un amalgame d'or et de mercure lequel descendait par des petites ouvertures dans le creuset. Le plomb s'oxidait et était enlevé sous forme de crasse au moyen d'un écumeur, le mercure se vaporisait par la chaleur et l'or pur et brillant restait au fond du vase, à la grande joie du prince qui se croyait déjà maître du reste de l'Univers; lorsque, peu de temps après son acquisition, il chercha en vain pour le consulter le savant qui avait jugé prudent de se rendre en pays étranger. Le bon prince voulait le consulter sur une chose qui commençait à l'inquiéter.... Depuis quelques jours le plomb disparaissait bien comme auparavant du creuset, mais, comme on peut s'en douter il n'y restait plus rien.

Cet alchimiste est le seul qui ait trouvé la fortune pour lui-même en cherchant le moyen de faire de l'or; mais le bon prince, dont, je ne me rappelle plus le nom, n'est pas le seul qui s'y soit ruiné.

(La fin au prochain numéro.)

ALLEMAGNE.

— La défaite des républicains badois et de leur chef, que nous annonçons dans un précédent numéro, est pleinement confirmée.

Après deux combats livrés le 19 et le 20 à Kandern et Steinen, les républicains badois ont été tout-à-fait dispersés. Leur petite artillerie a été prise; Hecker, leur principal chef, s'est réfugié le 21 à Bâle. On ne sait, ce qu'est devenu Struve, chef de la bande qui a été défaite à Steinen. Le général qui commandait les troupes du gouvernement, M. Gagern, a été tué à la première décharge dans l'affaire de Kandern, ce qui n'a ni découragé les siens ni ralenti leur mouvement. A Offenbourg, une tentative républicaine a été comprimée; de même à Hildesheim, en Hanovre.

ANGLETERRE.

— Les deux chambres du parlement anglais se sont réunies jusqu'après les fêtes de Pâques. Il résulte de l'ensemble des journaux que l'aspect sort calme, mais que le gouvernement comprend la nécessité de prendre les mesures les plus énergiques pour conserver la tranquillité de l'Irlande.

Toutefois, lord John Russell, en protestant qu'il maintiendrait l'union législative tant qu'il